

XYZ. La revue de la nouvelle

Le tableau inachevé

Marcello Pandolfi



Numéro 76, hiver 2003

Demain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3484ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pandolfi, M. (2003). Le tableau inachevé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 83–85.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le tableau inachevé

Marcello Pandolfi

« **J**e n'y arrive pas ! » soupira Paula en posant son pinceau. Elle regarda le tableau à moitié peint : une nuit claire, un réverbère, une femme allongée, visiblement morte, ou mourante, mais on ne pouvait distinguer son visage à peine esquissé. Au-dessus d'elle, une forme vaguement humaine tenait un couteau ensanglanté à la main.

Elle alluma son poste de radio : « Je vais me gorger de ton cadavre exquis... » La chanson de F... se terminait. Elle en frissonna. Depuis plusieurs jours, les informations racontaient, avec force détails, qu'un sadique courait la ville entière et tuait n'importe qui, n'importe où, n'importe comment.

Pour se redonner du courage, la jeune fille sortit le journal du jour pour relire l'article qui lui était consacré. Paula remportait actuellement un triomphe dans une galerie parisienne.

La consécration déjà...

La nuit tombait.

Cette heure si creuse et si curieuse perturbait toujours Paula qui ne pouvait presque plus travailler. Elle savait alors qu'elle devait s'enfuir de cet appartement qui lui apparaissait tout à coup insupportable.

Elle entendait au loin les murmures de l'heure de pointe qui lui parvenaient comme une invitation à sortir.

Paula prit sa voiture et se dirigea vers un lieu qu'elle croyait calme et sécurisant nommé : Petite place des Amours — centre de gravité de l'agitation humaine et plus particulièrement des personnalités un peu déboussolées — ; ce coin des fantômes de la nuit.

Elle éprouva des difficultés à se garer, tant les gens s'agitaient.

Des files patientes s'étaient étalées devant les cinémas. Les cafés s'emplissaient et se vidaient très vite; un dernier verre avant de rentrer.

Des bandes de jeunes, l'air vaguement menaçant, arrivaient des banlieues et déambulaient devant les magasins de luxe qui fermaient.

Paula se mit à marcher, elle aussi sans but, à travers les rues piétonnières où, en quelques minutes, il n'y eut plus âme qui vive.

Bientôt, elle sentit un mal de tête l'envahir. Il s'installait à chaque fois que les tourments la reprenaient; par exemple, le souci de terminer un tableau. Son étonnante facilité à peindre disparaissait au fur et à mesure que ses toiles se remplissaient: soucieuse de ne pas pouvoir peindre ce qu'elle désirait.

En proie à une inspiration morbide depuis quelques mois, autant à cause de l'actualité que de son délire créatif et de ses rêves étranges, elle ne peignait plus que des sujets sanguinaires, violents ou désespérés, qui la dégoûtaient elle-même.

Elle sortait le soir, traquait quelqu'un, n'importe qui, le tuait d'une manière ou d'une autre et observait quelques secondes la scène ainsi produite: le visage du mort ou de la morte, son habillement, la rue, les maisons, la couleur de la nuit, les bruits étouffés, l'ambiance dégagée par son acte.

Ce manège macabre se poursuivait depuis suffisamment longtemps pour qu'elle se soit rendu compte, avec effroi, qu'elle atteignait la limite supérieure de sa folie, même si elle accomplissait ses crimes en toute conscience.

Leur réalisation s'imprimait dans son esprit comme une photo et cela lui permettait de peindre des toiles extrêmement réalistes. Elle n'avait encore montré à personne ses nouvelles œuvres, mais elle savait qu'elles étaient les meilleures, peut-être, de tous les temps. En les regardant, on ne pouvait déterminer où se terminait le drame et où commençait le tableau.

Paula était persuadée d'atteindre un jour l'absolu, ce que tant d'artistes recherchent depuis que l'art existe: la fusion de la fiction et de la réalité.

Elle sentit tout à coup qu'elle approchait de son but, et prise subitement d'une énergie nouvelle, elle commença sa quête. Paula marcha de longues heures.

Elle se trouvait à présent dans un quartier de la ville qu'elle ne connaissait pas. Des immeubles en ruines trônaient au milieu de terrains vagues peuplés d'une multitude de chats affamés, à l'affût du moindre mouvement suspect. De rares voitures passaient à toute allure, pressées de quitter cet endroit à moitié abandonné.

En tournant dans la rue la plus éclairée, rue F..., Paula aperçut sa victime prochaine. C'était une femme assez grande, encore jeune, vêtue d'un imperméable blanc et qui, juchée sur des talons aiguilles, incongrus dans ce quartier misérable, se dirigeait vers une usine désaffectée qui bouchait la rue.

Paula, fredonnant son air favori, sortit un couteau de la poche de son manteau et pressa le pas. Elle ne pouvait lui échapper. Elle se rapprochait très vite de la jeune femme qui, manifestement, ne se doutait pas de ce qui allait se passer.

Tout à coup, celle-ci se retourna et Paula put voir nettement son visage.

Mue par une frénésie meurtrière lorsqu'elle reconnut le décor de son œuvre, Paula s'élança sur elle...

Paula eut juste le temps de sentir une lame froide lui pénétrer le ventre. Elle s'effondra alors, et entrevit, dans un dernier éclair de lucidité, son tableau inachevé.

La femme morte reflétait son propre portrait...